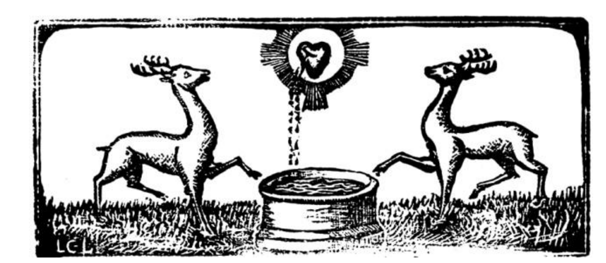


L’iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LES AILES DES OISEAUX

I. — CHEZ LES ANCIENS.

Les ailes des oiseaux qui les rendaient possesseurs et maîtres uniques dans le domaine aérien, hier encore complètement inaccessible à l’homme, furent toujours en faveur dans les arts symboliques de l’antiquité : Les Égyptiens vénéraient les ailes d’Horus-faucon et les soudaient à l’image du disque divin du soleil ; les Assyriens faisaient de même, et les attachaient aux puissantes épaules des Chérubims-taureaux ; dans le Tabernacle d’Israël, elles ombrageaient sur l’Arche d’alliance, la majesté du Dieu trois fois saint ; chez les Grecs, les Sphinx et Pégases éployaient de longues ailes, comme aussi Niké, la Victoire ; nous les voyons soudées aux pieds de l’Hermès rapide ainsi qu’aux roues du char de Triptolème, et la Chimère, sur les chefs-d’œuvre des grands artistes de l’Hellade, étend son large vol et plane dans l’azur.

II. — CHEZ LES CHRÉTIENS.

En même temps qu’il donna des ailes aux représentations anthropomorphiques des Anges, et peut-être plus tôt, l’Art chrétien des premiers siècles emprunta les ailes du Dédale et de l’Icare païens, créés par la mythologie crétoise[1], pour en doter l’âme sainte en son ascension vers le ciel : C’est ainsi que nous voyons à la catacombe romaine de Domitille l’âme ailée de l’enfant Pasiphilos exactement représentée comme la statuette en bronze de l’Icare préchrétien de Smyrne[2] (Fig. I).



Statuette d’Icare, Smyrne.


L’âme de Pasiphilos. Catacombes de Domitille, à Rome.

Fig. I. — D’après Dom Leclercq, *op. cit*.

[1] Voir Mario Meunier, *La Légende dorée des dieux et des héros*, p. 310-312.
[2] Cf. Dom H. Leclercq, *Manuel d’Archéologie Chrétienne*, t. 1, p. 142, fig. 24 et 25.

Quelques mille ans plus tard, au Moyen-Âge, apparut dans les milieux hermétiques un emblème que les archives secrètes de l'*Estoile Internelle* nous ont conservé, et qui se compose de deux ailes d'oiseau simulées par deux *iod* hébraïques, l'un droit, l'autre renversé, et joints par la base (Fig. II), le tout placé au-dessus d'un cercle ou d'une sphère ; c'est l'hiéroglyphe du Saint-Esprit planant sur le monde, « du Paraclet fécondant la Terre » (Fig. III).



Fig. II.

I) La lettre hébraïque *iod* ; II) les deux *iod* joints par leur base.



Fig. III. — Les deux *iod* et la sphère.

En langage héraldique, on peut appeler « Vol planant » cette disposition linéaire des deux iod réunis en forme d'ailes d'oiseau ; cela pour le distinguer du « Vol essorant » et du « Vol abaissé », dont nous parlerons plus loin.

Quand ce « Vol planant » ne surmonte pas le globe du monde, il ne figure plus l'Esprit divin, mais il devient l'emblème de la Parole Éternelle, du Verbe de Dieu dont saint Jean a dit : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu… le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous[1] ». Le « Vol planant » fait de deux iod est donc l'un des emblèmes ésotériques du Christ, Verbe de Dieu venu sur terre pour y répandre la Parole de vérité et de salut.

Par un symbolisme parallèle, la Kabbale prit les deux iod du « Vol planant » et les plaça sur le visage humain pour en former les lèvres, les lèvres qui sont les organes charnels de la parole humaine, les instruments grâce auxquels la pensée s'exprime en sons et se répand dans l'air. La parole est chose aérienne et qui vole : « *Verba volant*… », dit un proverbe connu (Fig. IV).

[1] Saint Jean, *Évangile*, I, 1 et 14.



Fig. IV. — Les deux iod, image kabbalistique

Le recueil symbolique et secret de L'*Estoile Internelle* indique deux autres emblèmes en forme de « vol planant » : la graine ailée de l'orme d'Occident et celle du sycomore d'Orient (Fig. V), qui sont désignées comme figurant mystérieusement la protection affectueuse du Christ étendue sur son fidèle et comme symbolisant cette parole de David devenue liturgique dans tous les rites chrétiens : *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabit*, « il te mettra à l'ombre de ses ailes, et sous ces ailes, tu espèreras[1] ». Et, l'Église latine, après avoir chanté ce verset de psaume, en l'office vespéral des Complies, le termine par cette prière qui suit le Capitule : « Protégez-nous, Seigneur, à l'ombre de vos ailes », *sub umbra alarum tuarum, protege nos*[2].

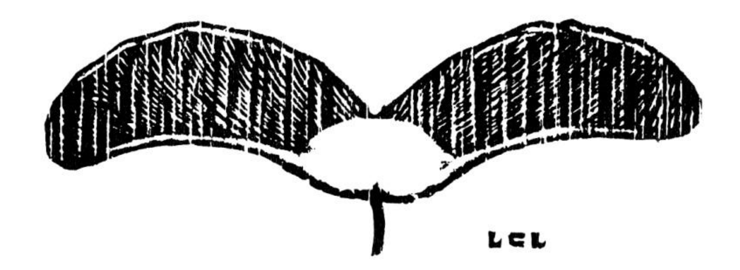


Fig. V. — La graine de sycomore, grandeur réelle.

Pour réaliser le symbolisme du « Vol » stylisé, l'emblème occidental comporte deux graines « d'ulmeau liées en semblance d'ailes ». On comprend que le symboliste de l'*Estoile Internelle* n'a pris ainsi les graines couplées de l'ormeau commun, l'*ulmus campestris* de Linné, que pour remplacer celle du sycomore à peu près inconnue en Europe à son époque. Et il est à remarquer qu'elles sont unies par le nœud initiatique que l'on retrouve sur de nombreux documents de la fin du Moyen-Âge[3] (Fig. VI).

[1] David, *Les Psaumes*, XCI, 4.
[2] *Brév. rom*. Off. dominical des Complies.
[3] Par ex. *Le Grant Kalendrier des Bergiers*, éd. de 1480, f° Ixxxij et Ixxiij. Le nœud coulant chez les Égyptiens était l'insigne des initiés aux mystères. Cf. Brugsch-Bey, Berlin, *Jaake*, t. avril 1878, p. 42 ; ap. Schliemann,

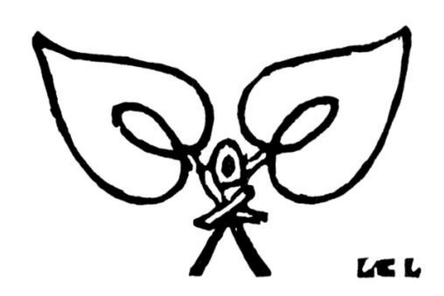


Fig. VI. — Les deux graines d'ormeau stylisées et couplées. XVe siècle.

La boucle dont la graine parcheminée de l'ormeau est ornée en son milieu, sur le dessin de l'emblème, indique le renflement de la bourse qui contient le germe végétal.

À propos de la graine doublement ailée du sycomore, le Recueil en question fait suivre l'indication du sens indiqué ci-dessus de la remarque suivante : Sachez, dit-il en substance, que Zachée qui « estoit courtaud », selon ce que dit saint Luc[1] mais qui voulait voir le Sauveur des yeux de son corps, éleva ce corps petit sur le tronc d'un sycomore ; de même, nous qui voulons voir Dieu des yeux de l'esprit, il convient que nous lui demandions d'élever notre esprit vers lui, comme le vent élève la graine de l'arbre sycomore pour la porter en haut.

Dans l'héraldique nobiliaire des pays occidentaux, depuis le XIIe siècle tout au moins, la représentation des deux ailes de l'oiseau, séparées de son corps, mais presque toujours soudées ensemble par leur base, devinrent sous le nom de « Vol essorant[2] », l'emblème qui signifia toutes aspirations grandes, élevées par elles-mêmes et qui situaient le chevalier dans une atmosphère mentale pure et noble, bien au-dessus des pensées vulgaires et des bas appétits qui rabaissent et parfois font tomber dans la boue : c'est le sens des armoiries de la Maison de Verdilhac, en Poitou, qui porte *de gueules au vol d'argent*[3] (Fig. VII) ; de celles des Osmond de Médavy, qui portent « *de gueules au vol d'hermines*[4] » ; et c'est aussi l'une des significations du vol emblématique de Louis de Bourbon, duc de Montpensier, au XVIe siècle, qu'accompagne le mot : « *Espérance* », et celle, aussi, du vol du seigneur Fuentès, même époque, qui surmonte le mot : *Ascendo*.

Mycènes, p. 324 ; cet ouvrage reproduit un nœud en porcelaine de fabrication égyptienne et hermétique, fig. 323 et fig. 352.

[1] Saint Luc, *Évangile*, XIX, 2 à 10.

[2] Quelques armoriaux disent « Vol retourné ».

[3] Cf. R. Petiet, *Armorial poitevin*, p. 114.

[4] Cf. V. Bouton, *Nouv. traité des armoiries*, p. 446.



Fig. VII. — Le vol essorant. — Blason de la famille de Verdilhac.

« Tout idéal est en deca de l'idéal mystique[1] » : Dans le sens spirituel et religieux, le « Vol » figura l'âme éprise du plus haut idéal ; sous son voile, elle apparaît dégagée de la matière autant qu'il est possible sur la terre, comme les deux ailes du « Vol » sont déchargées du poids corporel de l'oiseau ; ainsi allégée, elle monte toujours et plane enfin dans les régions lumineuses qu'emplit la sérénité. C'est pourquoi la mystique fit symboliser au « Vol » la Prière, la Contemplation ; c'est le sens qu'il faut lui reconnaître sur les armoiries épiscopales de Mgr Latty, évêque de Châlons, en 1895 : « *D'azur au vol d'or (ailes de la prière), au chef cousu chargé d'une étoile d'or*[2] » (Fig. VIII).



Fig. VIII. — Armoiries épiscopales de Mgr Latty.

Les derniers siècles ont aussi créé, un peu dans le même sens, un motif symbolique en attachant deux ailes au cœur humain, en des compositions précises et fort naïves. Dans celle représentée ci-contre, on peut voir, à cause de la croix, l'emblème du cœur humain s'élevant sur les ailes de la prière et de la souffrance (Fig. IX).

---

[1] Joséphin Péladan, in *Le Foyer*, t. XII (1881), p. 388.
[2] D'Arlot de Saint-Saud, *Armorial des Prélats français au XIX*[e] *siècle*, p. 80.



Fig. IX. — Le cœur s'élevant vers Dieu. Image de piété, XVIIIe siècle, au quart de grandeur.

Les libertins du XVIIIe siècle, prirent le cœur ailé pour le symbole de la légèreté morale et de l'inconstance : un cachet de cette époque représente un cœur porté par deux ailes que surmonte cette inscription : « Je suis volage[1] ».

La Renaissance qui rompit si déplorablement avec le vieil et si riche symbolisme chrétien, tira cependant, un heureux parti de l'emblème qui nous occupe : elle en fit les « Angelots » qu'elle composa seulement d'un visage placé sur la base du « Vol », entre les deux ailes ; l'Ange, messager céleste, devint ainsi plus aérien, plus céleste encore : c'est bien là l'image la plus immatérielle que l'Art ait produit de l'Envoyé d'En-Haut[2].



Fig. X. — Caisson de plafond en bois peint provenant du château du Puy-du-Fou, Les Epesses (Vendée), XVIe siècle.

Cependant, il a fait mieux encore :

C'est au château de la Boulaie[3], que j'ai rencontré le chef d'œuvre du symbolisme des ailes sur un panneau en bois, peint au milieu du XVIe siècle, qu'y possédait, vers 1900, Mme la Marquise de Cintré : c'est un petit caisson de plafond, provenant du château du Puy-du-Fou (Vendée), qui porte un « Vol » tout blanc avec deux rubans blancs où se lisent ces mots : sur celui de droite, DIVINITAS, et sur l'autre, HUMANITAS ; la disposition des ailes et des rubans forme un X, initiale grecque du Seigneur Xrist (Fig. IX). C'est, en effet, par l'union de ses deux

---

[1] Collection Charbonneau-Lassay.

[2] Pourquoi l'art profane est-il venu « profaner » le charme de ces petits anges en faisant d'eux presque dès leur apparition, des « Amours » de l'ordre le moins élevé !

[3] Commune de Treize-Vents (Vendée).

natures divine et humaine que le Rédempteur a réalisé la réconciliation du Ciel et de la Terre, et qu'il est devenu le Médiateur. Et ce fut sur la terre la suprême œuvre d'amour.

III. — L'ANTITHÈSE DU VOL ESSORANT.

L'antithèse du vol héraldique « essorant », c'est le « Vol abaissé » (Fig. XI).



Fig. XI. — Le « Vol abaissé » de l'héraldique nobiliaire, d'après Labitte, *Traité élémentaire du Blason*, p. 106, nº 347.

Dans l'héraldique nobiliaire, le « Vol abaissé », c'est l'Aigle sur le roc, l'Autour ou le Faucon de chasse sur la perche ou sur le poing du veneur ; c'est le repos bien gagné ; après l'action chevaleresque, c'est la paix, la quiétude[1].

Hors du blason, dans l'emblématique spirituelle, c'est l'âme qui par insuffisance de volonté, n'a pu s'élever, et qui, découragée, se replie vers la terre ; c'est l'impuissance spirituelle de l'esprit engourdi à qui le Ciel crie : Aide-toi, et je t'aiderai ! mais qui reste sourd à la voix d'En-Haut : il ne s'aide point, et la mort arrive.

IV. — LES AILES MAUDITES.

Elles battent d'ordinaire les flancs des animaux infernaux, des vampires, du Basilic[2], du Dragon, et quelquefois de la Sirène[3].

Ces ailes, dans les représentations imaginaires des susdits animaux, sont faits, non de plumes, mais d'une membrane, et ne peuvent que souligner leur caractère de bêtes maudites. En zoologie, ce sont les ailes de chéiroptères.

Je n'ai jamais vu qu'une seule fois les ailes membraneuses réunies en « Vol essorant » ; elles servaient de cimier de casque dans un motif armorial d'origine germanique ou slave.

Dans le symbolisme chrétien, les ailes membraneuses se rattachent à l'idée de la perversion des facultés intellectuelles, et à l'emploi que font de celles-ci ceux qui étudient pour le service du mal : par ce travail, comme par tout exercice mental, ils

---

[1] D'ordinaire les deux ailes du vol abaissé sont soudées ensemble contrairement à l'exemple représenté ci-contre.
[2] Église cathédrale, à Poitiers. Voir chapitre du Coq, fig. XV.
[3] Église Saint-Germain à Poitiers.

s'élèvent au-dessus du commun des hommes, non point jusque dans les hautes régions qu'emplit la paix profonde, mais dans celle de la tempête, pour redescendre en jetant sur terre la semence d'erreur ténébreuse, de trouble, de zizanie, de perversité…

Ce sont ces mêmes ailes que l'art chrétien octroie parfois à la Mort[1], et souvent à Satan (Fig. XII), le Prince des Intelligences perverties et dévoyées ; quelquefois même les démons sont figurés sous l'apparence complète de la chauve-souris[2], et cet animal, dans les traditions populaires de France représente souvent l'incarnation même du « Monarque d'En-Bas[3] ».



Fig. XII. — Satan, sur un cuivre gravé du XIIIe siècle.
D'après Mgr Barbier, *Traité d'Iconographie Chrét*. t. II, p. 16 et pl. XX, n° 213.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

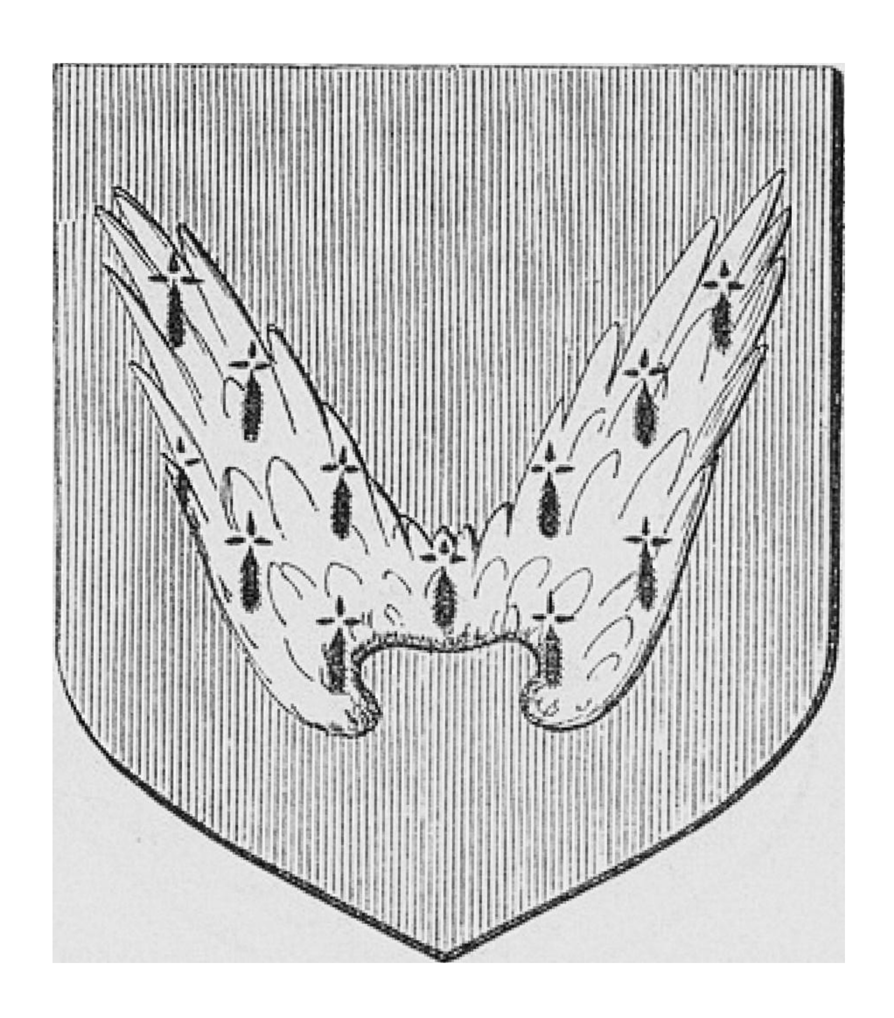


[1] Cf. Sur la fresque d'Orcagna, à Pise, par exemple. Cf. Grimouard de Saint-Laurent, *Manuel de l'Art Chrétien*, p. 268, fig. 98 et *Guide de l'Art Chrét*. t. III, p. 321, fig. 41.
[2] Cathédrale de Poitiers.
[3] Sur chapiteau provenant de l'Église de Saint-Georges-Lès-Baillargeaux, près Poitiers. Cf. Mgr B. de Montault, *La Maldanzée*.

P. 4, note 5 : Les ailes d'oiseau dans l'héraldique nobiliaire occidentale.

Victor Bouton, *Nouveau traité des Armoiries ou la science et l'art du blason expliqués*, Paris, éd. Dentu et Cie, 1887, p. 446, fig. 667.

Maison d'Osmond de Médavy (Vendée).



P. 8, note 1 : chapitre « LES AILES MAUDITES ».

Henri Grimouard de Saint-Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, éd. Didron, Paris, 1873, t. III, p. 321, chap. « *Des démons et des puissances du mal* », fig. 41.

La Mort en furie (Orcagna, à Pise).

